

## SCÈNE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi! seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide  
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?  
D'un courage naissant sont-ce là les essais?  
Quels triomphes suivront de si nobles succès!  
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,  
Lesbos même conquise en attendant l'armée,  
De toute autre valeur éternels monuments,  
Ne sont d'Achille oisif que les amusements.<sup>1</sup>

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête :  
Et que puisse bientôt le ciel, qui nous arrête,  
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité  
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté!  
Mais cependant, seigneur, que faut-il que je croie  
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie?  
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux?  
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux?  
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,  
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille! Qui vous dit qu'on la doit amener?

1. Conf. les vers de Sénèque dans les *Troyennes* :

Hæc tanta clades gentium ac tantus pavor,  
Sparsæ tot urbes, turbinis vasti modo,  
Alterius esset gloria ac summum decus:  
Iter est Achillis...

(Vers 230-233.)

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doit étonner?

AGAMEMNON, à Ulysse.

Juste ciel! sauroit-il mon funeste artifice?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.  
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous?  
O ciel! pour un hymen quel temps choisissez-vous?  
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée  
Trouble toute la Grèce et consume l'armée;  
Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux,  
Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,  
Achille seul, Achille à son amour s'applique?  
Voudroit-il insulter à la crainte publique,  
Et que le chef des Grecs, irritant les destins,  
Préparât d'un hymen la pompe et les festins?  
Ah! seigneur, est-ce ainsi que votre âme attendrie  
Plaint le malheur des Grecs et chérit la patrie?

ACHILLE.

Dans les champs phrygiens les effets feront foi<sup>1</sup>

1. Les Troyens sont nommés Phrygiens dans Euripide, et cependant la Troade n'étoit point la Phrygie; car, dans le troisième livre de l'*Illiade*, Hélène, qui est à Troie, dit à Vénus: « Ne voulez-vous pas me mener dans quelque ville de la Phrygie? » Mais, suivant la remarque du Scoliaſte, les écrivains postérieurs à Homère confondirent la Troade et la Phrygie; et cela suffit sans doute pour excuser Racine. D'autres passages de cette pièce pourroient donner lieu à de semblables observations; nous en rassemblerons ici quelques-unes, en remarquant que Racine étoit trop rempli de la lecture d'Homère pour ignorer les coutumes des Grecs, mais qu'il a eu de bonnes raisons toutes les fois qu'il ne s'y est pas asservi: ainsi il parle d'étendards, quoiqu'il n'y en eût point dans le camp d'Agamemnon; il fait mention de vaisseaux dont les poupes sont couronnées, quoique ce ne fût pas encore l'usage de mettre des couronnes aux poupes des vais-

Qui la chérit le plus ou d'Ulysse ou de moi :  
 Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle ;  
 Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.  
 Remplissez les autels d'offrandes et de sang,  
 Des victimes vous-même interrogez le flanc.  
 Du silence des vents demandez-leur la cause ;  
 Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,  
 Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter  
 Un hymen dont les dieux ne sauroient s'irriter.  
 Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,  
 Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive :  
 J'aurois trop de regret si quelque autre guerrier  
 Au rivage troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON.

O ciel! pourquoi faut-il que ta secrète envie  
 Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie!  
 N'aurai-je vu briller cette noble chaleur  
 Que pour m'en retourner avec plus de douleur!

ULYSSE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, prince, qu'il faut que chacun se retire ;

seaux. Ici il pouvoit s'appuyer des anciens, qui offrent souvent de pareils anachronismes; de Sophocle, par exemple, qui, dans son *Ajax*, parle des trompettes de l'armée, quoiqu'elles ne fussent point connues à l'époque du siège de Troie. Racine met encore le mot *prêtre* dans la bouche de Clytemnestre; et Homère, cependant, qui met des prêtres à Troie, n'en met point dans l'armée des Grecs: les rois alors faisoient eux-mêmes les sacrifices, et Calchas n'étoit qu'un devin. Mais l'exemple des tragiques grecs étoit suffisant pour autoriser le poëte françois, puisque c'est un prêtre qui, dans Euripide, prend le glaive pour immoler Iphigénie. (L. R.)

Que, d'un crédule espoir trop longtemps abusés,  
 Nous attendons les vents qui nous sont refusés.  
 Le ciel protège Troie; et par trop de présages  
 Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.  
 Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête  
 Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête;  
 Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,  
 Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau;  
 Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée,  
 Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés  
 D'un opprobre éternel retourneront comblés;  
 Et Pâris, couronnant son insolente flamme,  
 Retiendra sans péril la sœur de votre femme!<sup>1</sup>

AGAMEMNON.

Hé quoi! votre valeur, qui nous a devancés,  
 N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez?  
 Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,  
 Épouvantent encor toute la mer Égée:  
 Troie en a vu la flamme; et jusque dans ses ports,  
 Les flots en ont poussé le débris et les morts.

1. C'est ici qu'Achille devrait répondre à l'objection tirée du danger qui le menace dans les champs troyens; mais Racine avait encore besoin de parler de Lesbos, d'Ériphile, de l'obscurité qui enveloppait la naissance de cette jeune captive: le poëte songe à bien établir son épisode. (G.)

Que dis-je? les Troyens pleurent une autre Hélène  
 Que vous avez captive envoyée à Mycène :  
 Car, je n'en doute point, cette jeune beauté  
 Garde en vain un secret que trahit sa fierté;  
 Et son silence même, accusant sa noblesse,  
 Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux :  
 Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.  
 Moi, je m'arrêteroie à de vaines menaces?  
 Et je fuerois l'honneur qui m'attend sur vos traces?  
 Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,<sup>1</sup>

1. Ce morceau est d'un véritable héros, et d'une éloquence antique. Racine n'a pris dans Homère que l'idée de la prédiction des Parques et du choix qu'Achille peut faire d'une grande gloire ou d'une longue vie; mais il doit à Quinte-Curce l'héroïsme des sentiments qui respire dans cette tirade. (G.) — Cet historien fait ainsi parler Alexandre : « Ego me metior, non ætatis spatio, sed gloriæ. Licuit paternis opibus contento intra Macedoniæ terminos per otium corporis expectare obscuram et ignobilem senectutem. Quanquam ne pigri quidem sibi fata disponunt, sed unicum bonum diuturnam vitam æstimantes sæpe acerba mors occupat. Verum ego, qui non annos meos, sed victorias numero, si munera fortunæ bene computo, diu vixi... Videor ne vobis in excolenda gloria, cui me uni devovi, posse cessare? Ego vero non deero, et ubicumque pugnabo, in theatro terrarum orbis esse me credam. Dabo nobilitatem ignobilibus locis, aperiam cunctis gentibus terras quas natura longe submoverat. In his operibus extingui me, si fors ita feret, pulchrum est: ea stirpe sum genitus, ut multam prius quam longam vitam debeam optare. » — « Que m'importe la longueur de ma vie? c'est par la gloire que j'en mesure l'étendue. Fallait-il, satisfait du royaume de mes pères, languir au sein de la Macédoine, et attendre dans le repos une vieillesse honteuse et obscure? Les lâches même ne règlent pas leur destin, et quoiqu'une longue vie soit pour eux le plus grand des biens, souvent une mort prématurée vient les surprendre. Pour moi, je compte mes victoires et non mes années; si j'apprécie les faveurs de la fortune, j'ai longtemps vécu... Croyez-vous que je puisse m'arrêter dans la carrière de la gloire à laquelle je me suis consacré? Ah! je ne lui manquerai pas; et dans quelque lieu que je combatte, je me croirai toujours en spectacle à l'univers. Je donnerai de la célébrité aux pays les plus inconnus, et je découvrirai à toutes les nations des contrées que la nature a

Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :  
 Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,  
 Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.  
 Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,  
 Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,  
 Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,  
 Attendre chez mon père une obscure vieillesse;  
 Et, toujours de la gloire évitant le sentier,  
 Ne laisser aucun nom et mourir tout entier?<sup>1</sup>  
 Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;  
 L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles.<sup>2</sup>  
 Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains;  
 Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.  
 Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?  
 Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes;  
 Et, laissant faire<sup>3</sup> au sort, courons où la valeur  
 Nous promet un destin aussi grand que le leur.  
 C'est à Troie, et j'y cours; et, quoi qu'on me prédise,

cachées aux extrémités du monde. Si j'y trouve le terme de mes destinées, il est beau de mourir au milieu de pareils travaux. Je dois au sang dont je sors, non de vivre longtemps, mais de vivre avec gloire. » (Q. CURTIUS lib. IX, cap. VI.)

1. Cette belle expression appartient à Horace : *Non omnis moriar, « Je ne mourrai pas tout entier. »* Corneille s'en est d'abord emparé :

Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins?  
 (Cinna, acte I, scène 1.)

La coutume de Racine étant d'embellir et de perfectionner tout ce qu'il imite, cette expression, placée à la fin du vers, a bien plus d'énergie, et produit bien plus d'effet que dans Corneille, qui la place au premier hémistiche, et l'affaiblit par le second, avec leurs grands desseins. (G.)

2. Ce vers est imité d'Homère. Polydamas vient d'annoncer à Hector que les auspices ne sont pas favorables à la bataille qu'il veut livrer. Hector lui répond : « Combattre pour la patrie, voilà le meilleur et le plus sûr des oracles. » (Iliade, liv. XII, vers 243.)

3. Cette expression, *laisser faire*, est ici d'une simplicité très-noble, et

Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise;  
 Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,  
 Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.<sup>1</sup>  
 Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre;  
 Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.  
 Je ne vous presse plus d'approuver les transports  
 D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords;  
 Ce même amour, soigneux de votre renommée,  
 Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,  
 Et me défend surtout de vous abandonner  
 Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

## SCÈNE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez : quelque prix qu'il en coûte,  
 Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.  
 Nous craignons son amour : et lui-même aujourd'hui  
 Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

semble empruntée, ainsi que la pensée elle-même, de cet admirable vers  
 de Corneille :

Faites votre devoir, et laissez aïre aux dieux.

*Horace, acte II, scène VIII.*

Dans le vers suivant, *le leur* est sec et peu harmonieux, et ce pronom  
 est d'autant moins agréable qu'il est précédé des pronoms *eux* et *leur*, qui  
 se rapportent au même nom, *les dieux*. (G.)

1. Ce mouvement est égal aux plus beaux mouvements de Corneille.  
 Homère l'a peut-être inspiré, lorsque, dans l'*Illiade*, Achille dit à Patrocle :  
 « Puissent les Grecs et les Troyens s'entre-tuer, afin que nous deux,  
 restés seuls, nous ayons la gloire de renverser les murs de Troie! » A. M.

AGAMEMNON.

Hélas!

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure?  
 Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?  
 Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?  
 Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?  
 Songez-y : vous devez votre fille à la Grèce :  
 Vous nous l'avez promise ; et, sur cette promesse,  
 Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,  
 Leur a prédit des vents l'infaillible retour.  
 A ses prédictions si l'effet est contraire,  
 Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;  
 Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,  
 Laisent mentir les dieux sans vous en accuser?  
 Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,  
 Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?  
 Gardez-vous de réduire un peuple furieux,  
 Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.  
 N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante  
 Nous a tous appelés aux campagnes du Xante?  
 Et qui de ville en ville attestiez les serments  
 Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,  
 Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,  
 La demandoient en foule à Tyndare, son père?  
 De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,  
 Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits ;  
 Et, si quelque insolent lui voloît sa conquête,  
 Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.  
 Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,  
 Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté<sup>1</sup>?

1. Tout ce morceau est emprunté de la première scène d'Euripide,

Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,  
 Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.  
 Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,  
 L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux :  
 Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,  
 Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage ;  
 Que ses rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,  
 Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang,  
 Le seul Agamemnon, refusant la victoire,  
 N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire ?  
 Et, dès le premier pas se laissant effrayer,  
 Ne commande les Grecs que pour les renvoyer<sup>1</sup> !

AGAMEMNON.

Ah ! seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,  
 Votre cœur aisément se montre magnanime !  
 Mais que si vous voyiez<sup>2</sup> ceint du bandeau mortel  
 Votre fils Télémaque approcher de l'autel,  
 Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,  
 Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,  
 Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,  
 Et courir vous jeter entre Calchas et lui !  
 Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;  
 Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.  
 Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin  
 La retient dans Argos ou l'arrête en chemin,  
 Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,

mais il fait bien plus d'effet ici, parce qu'Euripide ne l'a mis qu'en récit, et que Racine en fait une raison puissante dans la bouche d'Ulysse. (L. B.)

1. Vers heureux, qui devait piquer vivement l'ambition d'Agamemnon. Ulysse, aussi grand orateur que politique habile, profite de la faiblesse du roi d'Argos, et oppose son ambition à sa tendresse paternelle.

2. Voyez, dans les éditions originales.

En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,  
 Que j'ose pour ma fille accepter le secours  
 De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.  
 Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire ;  
 Et je rougis...

## SCÈNE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur.....

AGAMEMNON.

Ah ! que vient-on me dire ?

EURYBATE.

La reine, dont ma course a devancé les pas<sup>1</sup>,  
 Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ;  
 Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée  
 Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée ;  
 A peine nous avons, dans leur obscurité,  
 Retrouvé le chemin que nous avions quitté.\*

AGAMEMNON.

Ciel !

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,

1. Ce message est un coup de théâtre bien préparé ; mais il est plus intéressant dans Euripide, parce qu'il vient au plus fort de la querelle des deux frères, dont il amène la réconciliation. (G.)

\* Var. Retrouvé le chemin que nous avons quitté.

C'est la leçon des éditions de 1687 et de 1697 ; mais elle peut être considérée comme une faute d'impression. Les éditions plus anciennes portent : nous avions quitté.

Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,  
Et qui, de son destin, qu'elle ne connoît pas,  
Vient, dit-elle, en Aulide, interroger Calchas.  
Déjà de leur abord<sup>1</sup> la nouvelle est semée ;  
Et déjà de soldats une foule charmée,  
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,  
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.  
Les uns avec respect environnoient la reine ;  
D'autres me demandoient le sujet qui l'amène.  
Mais tous ils confessoient que si jamais les dieux  
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,  
Également comblé de leurs faveurs secrètes,  
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes<sup>2</sup>.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit ; vous pouvez nous laisser :  
Le reste me regarde, et je vais y penser<sup>3</sup>.

1. *Abord* était employé alors pour *arrivée*. Corneille en fait un fréquent usage dans ce sens.

2. Vers plein d'art, parce qu'il augmente le trouble et la douleur d'Agamemnon. On peut remarquer le même genre de beautés dans ce vers de la première scène :

Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée.

— Le messager, dans Euripide, acte II, scène III, peint avec détail le mouvement que cause dans l'armée l'arrivée d'Iphigénie. « Déjà la nouvelle s'en est répandue : les soldats, impatients de voir Iphigénie, volent à sa rencontre ; tous les regards se portent sur les grands de la terre ; tout ce qui les intéresse excite l'attention et la curiosité. De toutes parts, on se demande quel hymen, quelle fête se prépare. Est-ce Agamemnon qui n'a pu résister au désir de voir sa fille ? voudrait-il la consacrer à Diane, reine d'Aulide ? qui doit la conduire à l'autel ? Mais allons, hâtez-vous, heureux père, de cueillir les premières fleurs dans les corbeilles sacrées ; couronnez tous vos têtes ! Ménélas, faites les apprêts de l'hymen ; que le son de la flûte retentisse dans votre tente ; formez des danses joyeuses : le jour du bonheur vient d'éclorre pour la jeune Iphigénie ! »

3. Racine, en faisant arriver Clytemnestre et Iphigénie par suite d'une erreur de chemin, rend plus frappante la fatalité qui semble condamner la fille d'Agamemnon.

## SCÈNE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance  
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !  
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,  
Par des larmes au moins soulager ma douleur !  
Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes  
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,  
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ;  
Et les plus malheureux osent pleurer le moins !<sup>1</sup>

1. Euripide est peut-être ici plus touchant que Racine ; mais les traits les plus pathétiques de ce morceau se retrouvent dans la suite de la pièce. Racine n'a rien perdu de ce qu'il pouvait emprunter, mais il a pris garde à la progression et à la convenance. Ce n'est pas devant Ulysse qu'Agamemnon doit se livrer à toute sa sensibilité, et le poëte en ménage les expressions, parce qu'il n'est qu'au premier acte. (L.) — « Hélas ! qui dois-je plaindre ? par qui commencer ? Malheureux, c'est par toi-même ! Je suis tombé dans les filets de la nécessité : un dieu plus fort et plus habile que moi a déconcerté tous mes projets. Le dernier des hommes est plus heureux que moi : il peut répandre des larmes, s'abandonner librement à sa douleur. Les grands n'ont pas cet avantage : le peuple est notre maître ; nous sommes esclaves de tout ce qui nous environne. Tu rougis de pleurer, malheureux ! rougis encore plus de ne pas pleurer dans un si grand malheur ! Eh bien ! que vais-je dire à Clytemnestre ? comment faut-il la recevoir ? de quel œil pourrai-je la regarder ? sa présence ici met le comble à mes maux. Elle arrive sans être mandée. Mais ne devait-elle pas naturellement accompagner sa fille, pour la remettre à son époux, pour remplir auprès d'elle l'office d'une tendre mère ? Hélas ! elle vient pour être témoin de ma perfidie ! Et ma fille, ma malheureuse fille, c'est donc au dieu des enfers que je vais la donner pour épouse ! Que je la plains ! je crois entendre ses reproches : « Ah ! père barbare, la mort est donc l'hymen que vous me destinez ! Puissiez-vous en célébrer un pareil, vous et vos amis ! » Mon fils au berceau va déchirer mon âme par ses cris. Je verrai cet enfant pleurer un malheur qu'il ne peut ni connaître ni sentir encore. Maudit soit Paris !

ULYSSE.

Je suis père, seigneur. Et foible comme un autre,<sup>1</sup>  
 Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre;  
 Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,  
 Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.  
 Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime;  
 Les dieux ont à Calchas amené leur victime :  
 Il le sait, il l'attend; et, s'il la voit tarder,  
 Lui-même à haute voix viendra la demander.  
 Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre  
 Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre;  
 Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,  
 Considérez l'honneur qui doit en rejaillir :  
 Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,  
 Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,  
 Ses peuples dans vos fers, Priam, à vos genoux,  
 Hélène par vos mains rendue à son époux;  
 Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées  
 Dans cette même Aulide avec vous retournées,  
 Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir  
 L'éternel entretien des siècles à venir.

maudit soit ce fils de Priam, ce ravisseur d'Hélène, auteur de tous mes maux ! »

1. Telle est la ponctuation de ce vers dans les éditions originales.

Rien n'égale l'éloquence de ce discours d'Ulysse; c'est un des plus beaux morceaux d'une tragédie où les beautés fourmillent. Le caractère d'Ulysse s'ennoblit ici, et devient presque intéressant. Ce rôle, quoique fort court, est un de ceux qui font le plus admirer l'art et le goût de Racine. Il n'était pas possible au poëte d'introduire Ménélas, quoique bien plus intéressé à l'action. Le mari d'Hélène ne pouvait être que ridicule dans nos mœurs. D'ailleurs, un autre inconvénient pour nous, c'est qu'un homme qui, pour recouvrer sa femme, veut forcer son frère à faire périr sa fille, est odieux et méprisable. Euripide lui-même l'a senti : car Ménélas, touché de la douleur de son frère, dépouille tout l'intérêt qu'il pouvait prendre à ce sacrifice, et ne reparait plus; ce qui est contraire aux règles

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance :  
 Je cède, et laisse aux dieux opprimer l'innocence.  
 La victime bientôt marchera sur vos pas,  
 Allez. Mais cependant faites taire Calchas;  
 Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère,  
 Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

de l'art, qui ne permettent pas qu'on montre au commencement d'une pièce un personnage qu'on ne revoit plus dans la suite. Ulysse est mieux lié à l'action que Ménélas, quoiqu'il n'y prenne pas autant d'intérêt; après avoir paru dans les premières scènes, il est censé agir dans tout le cours de la pièce, et revient au dernier acte faire le récit du sacrifice. (G.)